

« Il n'y a pas d'identité culturelle »

Le débat sur l'identité culturelle vire vite à la confrontation. Le philosophe François Jullien préfère parler de « ressources culturelles » : des ressources qui n'appartiennent à personne, qui sont disponibles et ouvertes à tout le monde.

François Jullien

François Jullien est né en 1951. Ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et agrégé de l'Université, il a étudié la langue et la pensée chinoises aux universités de Pékin et de Shanghai. Il a été professeur à l'Université Paris Diderot et directeur de l'Institut de la pensée contemporaine. Dans sa biographie, épinglons « L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe » (Seuil, 2009), « Cette étrange idée du beau » (Grasset, 2010) ou « Philosophie du vivre » (Gallimard, 2011).

Comment concevoir un dialogue entre les cultures ? Question importante et difficile, alors que l'air du temps est plutôt au repli identitaire. Pour alimenter notre réflexion et mettre quelques concepts au clair, les Débats de l'ULB, dont *Le Soir* est partenaire, ont invité, ce jeudi, le philosophe français François Jullien, qui, en l'occurrence, prêche d'exemple puisqu'il est à la fois helléniste et sinologue (1). Nous l'avons interrogé, en guise d'introduction à sa causerie,

Un vrai dialogue entre les cultures est-il possible, sans a priori ni ethnocentrisme ? Ou vingt siècles d'hégémonie européenne rendent-ils la chose impossible ?

Dialogue est un terme que je redoute un peu car c'est effectivement souvent un alibi, un cache-misère dissimulant un rapport de forces entre les cultures. Ou un pis-aller, pour éviter le « clash », pour reprendre le titre du livre de Huntington (*The Clash of Civilizations*). La question est donc de lui donner consistance et, pour cela, l'entendre au sens fort – et non au sens mou –, c'est-à-dire considérer à la fois le dia (entre) et le logos (l'intelligible).

Le dialogue, c'est un travail, c'est un cheminement au travers des écarts. Un dialogue est d'autant plus fécond et intéressant qu'il y a d'écarts en jeu, sinon c'est un monologue, une tautologie. Il faut donc prendre en compte cette difficulté qu'il y a non pas à réduire les écarts, mais à les faire travailler pour produire du commun. C'est ce que j'entends dans logos. Le commun de l'intelligible. Tout le culturel humain est intelligible même si je ne comprends pas tout – et même si je passais trente ans de ma vie à étudier une culture, je ne comprendrais jamais tout.

Le sentiment qu'il existe une pluralité culturelle et que la culture européenne n'est plus la culture dominante a fait son

chemin. Pour autant, faut-il renoncer à l'universel avec l'universalisme – qui était une des caractéristiques de notre culture ?

C'est une belle question parce qu'en effet, la culture européenne a été cette culture qui a porté, déployé l'exigence de l'universalité. Cette exigence est d'autant plus grande que c'est une culture hétérogène, qui s'est construite par divers hauts, divers plans.

Le christianisme a pensé l'articulation de l'universel et du singulier (le Christ), puis il y a eu « le grand homme » (« l'universel à cheval », comme disait Hegel de Napoléon) puis, chez Marx, le prolétariat comme classe qui porte l'universel de l'humanité, puis les valeurs universelles de l'Europe... Cet universel-là, qui est l'universel de l'universalisme, est périmé.

En revanche, il y a pour moi un universel qui est toujours valide, parce qu'exigeant, qui est l'universel en tant qu'horizon. Un universel qui n'est jamais satisfait, un universel rebelle. C'est l'universel kantien de la raison face à l'entendement. L'universel

qui sait chercher, qui fait qu'on ne cesse d'ouvrir davantage l'horizon pour comprendre ce qui échappe à cet universel. Le commun n'est riche qu'au travers d'écarts. Mais comment faire pour que le commun puisse rester ouvert et ne pas se replier au-dedans, comme communautarisme ? C'est parce qu'il est justement porté par cette exigence d'universel qui n'est jamais satisfait, de commun politique.

Pour votre part, vous préférez parler d'écart culturel que de différence culturelle...

Effectivement. De même, je parle non pas d'identité culturelle, mais de ressources culturelles. Pourquoi ? Quelle différence entre différence et écart ? Une différence identifie, caractérise, range. Alors que l'écart met en tension. Il ne se débarrasse pas de l'autre, il le met en regard. L'écart fait apparaître de l'entre et fait ressortir des ressources. Il n'y a donc pas d'identité culturelle, mais des ressources culturelles.

Je défends des ressources culturelles françaises, européennes, non pas sur un mode défensif, comme si on avait peur, mais sur un mode actif. De même, cela fait des décennies que j'active les ressources de la pensée chinoise. Ce n'est pas un acte d'appropriation, je ne suis pas devenu chinois, j'en tire parti. Les ressources n'appartiennent à personne, elles sont disponibles, ouvertes à tout le monde. Les ressources ne sont pas dans un rapport de forces, à la différence des valeurs.

Les valeurs, on les prêche. On veut même les imposer – les fameuses « valeurs universelles de l'Europe » d'il y a trente ou cin-

quante ans encore.

« L'identité culturelle » risque bien d'être le grand thème de la campagne présidentielle française...

En effet. Je viens de publier un petit livre à ce propos, Il n'y a pas d'identité culturelle (2). Il y a un grand embarras car on parle de culture en termes d'identité, donc de différence. Parler de racines

chrétiennes me paraît ainsi stupide ; par contre, parler de ressources chrétiennes est fécond. Les racines chrétiennes renvoient à Clovis, au baptême, mais il y avait là-dessous des raisons politiques beaucoup plus qu'autre chose.

Sarkozy parle des « Gaulois », mais les Gaulois n'étaient pas vraiment chrétiens... En revanche, je ne suis pas chrétien d'identité, d'appartenance, etc., mais je reconnais, j'explore et j'exploite les ressources chrétiennes. La pensée du paradoxe, par exemple, est une ressource de la pensée chrétienne, une ressource active, et qu'on peut encore activer.

Le grand débat qui se pose en France aujourd'hui, c'est quoi ? C'est : quelles sont les ressources culturelles qu'on veut défendre, c'est-à-dire activer ? Prêcher la culture ne sert à rien, c'est toujours la croisade. On peut prêcher des valeurs, mais c'est les imposer. Au nom de quoi est-ce que j'imposerais mes valeurs aux autres ? Par contre, on peut activer des ressources, qui se mettent en dialogue. ■

Propos recueillis par WILLIAM BOURTON

(1) Ce jeudi 20 octobre, à 20 h. Campus du Solbosch, bâtiment K. Accès gratuit, inscription obligatoire sur www.ulb.be/events/debat

(2) F. Jullien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, L'Herc, 104 p., 7 €.

« Prêcher la culture ne sert à rien, c'est la croisade. On peut prêcher des valeurs, mais c'est les imposer. Par contre, on peut activer des ressources, qui se mettent en dialogue »